

Une fille
comme elle

Du même auteur chez À vue d'œil :

L'Horizon à l'envers

La Dernière des Stanfield

Marc Levy

Une fille
comme elle



Illustrations de Pauline Lévêque

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, Versilio, Paris,
2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0283-6

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

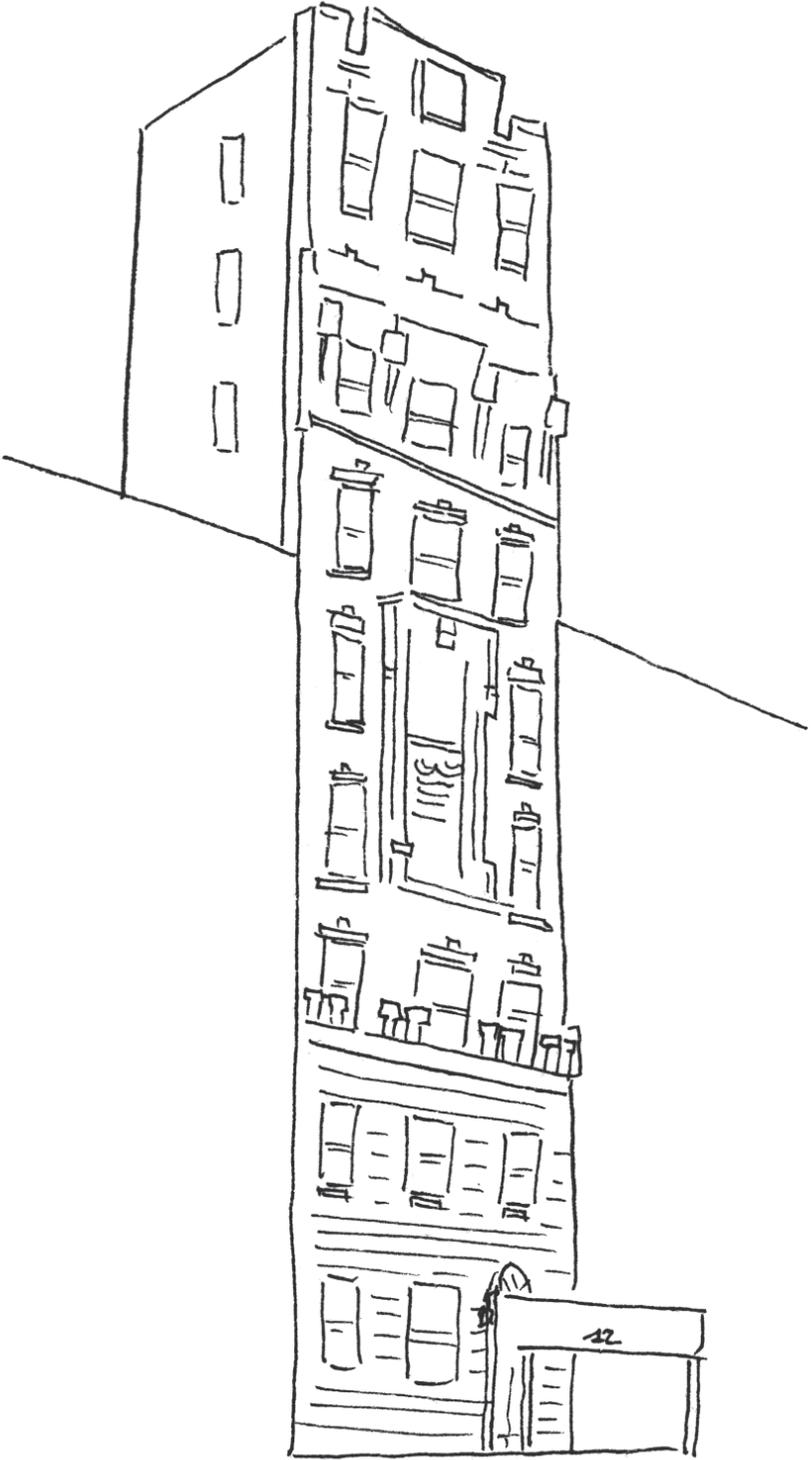
6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À toi ma complice depuis si longtemps.
À mes enfants qui m'émerveillent
à chaque instant.*



Mon journal au fil des jours

Le jour où ma montre s'est arrêtée

Il y a d'abord eu cette odeur, comme lors d'un feu d'artifice, et la noirceur qui revient dans la nuit quand le bouquet final s'éteint.

Je me souviens d'avoir entrouvert les paupières et vu les yeux de mon père où se mêlaient la fureur et les larmes. Puis mes parents réunis, se tenant côte à côte, un tableau tellement improbable que j'ai cru à un tour que me jouait la morphine.

L'infirmière prenait ma tension. Il m'arrive le soir en m'endormant de revoir son visage. On m'a parfois complimentée sur mon sourire, mes amis disaient qu'il me donne un certain charme ; celui de Maggie est incomparable. Ceux qui la croisent en dehors de l'hôpital ne voient qu'une femme aux formes généreuses, ceux qui la connaissent savent que ce corps abrite un cœur en proportion, et qu'on ne me dise plus jamais que seule la minceur est belle.

Julius était adossé à la porte, la gravité de son regard m'avait effrayée, il s'en était rendu compte et ses traits s'étaient radoucis. J'aurais voulu faire une blague, trouver un bon mot pour tous les détendre. J'aurais pu leur demander par exemple si j'avais remporté la course, je suis certaine que papa se serait marré, enfin peut-être pas. Mais aucun son ne sortait de ma bouche – là j'ai vraiment eu peur. Maggie m'a rassurée, j'avais un tube dans la gorge, je ne devais surtout pas essayer de parler, ni même de déglutir. Maintenant que j'avais repris connaissance, on allait me l'ôter. Je n'avais plus du tout envie de faire rire mon père.

Chloé

*

1.

En cette fin d'après-midi, alors que débute son heure de pointe, Deepak a déjà effectué trois voyages. Un aller-retour au 7^e étage pour monter M. Williams, un chroniqueur de la chaîne Fox News. Un autre pour descendre M. Groomlat, le comptable qui occupe un bureau au 1^{er} étage. Et maintenant un trajet vers le 6^e, avec le golden retriever des Clerc, un couple de Français. Leur gouvernante récupérera l'animal sur le palier, confiera à Deepak un billet de dix dollars qu'il remettra aussitôt au promeneur de chiens qui attend son dû dans le hall.

Deepak consulte sa montre, Mme Collins ne tardera pas à l'appeler. La veuve doit s'évertuer à fermer sa porte à triple tour, comme si quelqu'un pouvait pénétrer dans l'immeuble sans qu'il l'ait accueilli. Mais les manies des occupants, au N° 12, Cinquième Avenue, font partie de son quotidien ; plus encore, elles le constituent.

Après avoir aidé Mme Collins à retirer sa clé du verrou, il la conduit au rez-de-chaussée avant de remonter presto au 1^{er}. Mlle Chloé l'attend

devant la grille, elle le salue en souriant, elle a dû naître avec un sourire aux lèvres. En entrant dans l'ascenseur, elle lui demande comment s'est passée sa journée, ce à quoi il répond :

— Avec ses hauts et ses bas, mademoiselle.

Mettre la cabine parfaitement à niveau avec les paliers est tout un art. Deepak le fait les yeux fermés, mais lorsqu'il convoie Mlle Chloé, de son bureau au 1^{er} étage vers l'appartement qu'elle occupe au 8^e, il prête une attention particulière.

— Mademoiselle sortira ce soir ? demande Deepak.

Question qui n'a rien d'indiscret, puisqu'il s'agit simplement d'avertir son collègue de nuit, au cas où Mlle Chloé ait besoin de ses services.

— Non, un bain chaud et je file au lit. Mon père est là ?

— Vous le saurez en rentrant chez vous, lui répond-il.

Deepak a deux religions, l'hindouisme et la discrétion. Depuis trente-neuf ans qu'il est liftier dans un immeuble cossu de la 5^e Avenue, il n'a jamais révélé la moindre information sur

les allées et venues de ses employeurs, encore moins à leurs proches.

*

Le N° 12, Cinquième Avenue, est un immeuble en pierre de taille de huit étages qui comptent un appartement chacun, sauf au 1^{er} où se trouvent deux bureaux. À raison d'une moyenne de cinq allers-retours par étage et par jour, la hauteur entre les paliers étant ce qu'elle est, Deepak parcourt 594 kilomètres par an. Depuis le début de sa carrière, il en a effectué 22 572. Deepak conserve précieusement un petit carnet dans la poche intérieure de sa redingote, où il comptabilise ses voyages à la verticale, comme le font les aviateurs avec leurs heures de vol.

Dans un an, cinq mois et trois semaines, il aura parcouru 23 448 kilomètres, soit exactement trois mille fois la hauteur du Nanda Devi. Un exploit et le rêve de toute une vie. La « Déesse de la joie » étant, comme chacun le sait, la plus haute montagne complètement contenue en territoire indien.

Entièrement manuel, l'ascenseur de Deepak est une antiquité, il n'en subsiste d'ailleurs plus que cinquante-trois dans tout New York à être actionnés par une manette, mais pour ceux qui vivent dans cet immeuble, il est le vestige de tout un art de vivre.

Deepak est dépositaire d'un savoir-faire en voie d'extinction, et il ne sait pas si cet état de fait l'attriste ou l'enorgueillit.

Tous les matins à 6 h 15, Deepak entre au N° 12, Cinquième Avenue, par la porte de service. Il emprunte les marches qui mènent au sous-sol et se dirige vers son placard dans la remise. Il suspend ses pantalons trop grands et ses tricots aux couleurs passées et enfile une chemise blanche, un pantalon de flanelle et une redingote dont le plastron arbore fièrement en broderie dorée l'adresse de son lieu de travail. Il lisse ses cheveux fins en arrière et pose une casquette sur son crâne, puis il jette un coup d'œil dans le petit miroir accroché à la porte du cagibi, et monte prendre la relève de M. Rivera.

La demi-heure suivante, il astique sa cabine, d'abord le bois verni avec un chiffon doux et de l'encaustique, puis la manette en cuivre. Monter

à bord de son ascenseur c'est faire un court voyage dans une voiture de l'Orient-Express, ou, si l'on relève la tête pour admirer la fresque Renaissance qui orne le plafond, grimper au ciel dans le cercueil d'un roi.

Un ascenseur moderne coûterait bien moins cher à la copropriété. Mais comment quantifier la valeur d'un bonjour, d'une écoute attentive ? Comment estimer la patience de celui qui règle avec délicatesse les conflits de voisinage, l'importance de celui qui éclaire vos matins d'une parole aimable, vous renseigne sur le temps, vous gratifie d'une pensée le jour de votre anniversaire, veille sur votre appartement quand vous êtes en voyage, vous rassure de sa présence quand vous rentrez seul pour affronter la nuit ? Liftier est bien plus qu'un métier, c'est un sacerdoce.

Depuis trente-neuf ans, les journées de Deepak se ressemblent. Entre les heures de pointe du matin et de la fin d'après-midi, il s'installe derrière son comptoir d'accueil dans le hall. Lorsqu'un visiteur se présente, il ferme la porte de l'immeuble et le conduit à bord de son ascenseur. Il réceptionne aussi les paquets,

nettoie deux fois par jour le grand miroir de l'entrée et les surfaces vitrées de la porte en fer forgé. À 18 h 15, quand M. Rivera vient prendre la relève, Deepak lui confie son royaume. Il redescend au sous-sol, suspend sa chemise blanche, son pantalon de flanelle et sa redingote, pose sa casquette sur l'étagère, réintègre sa tenue de ville, lisse ses cheveux en arrière, jette un coup d'œil dans le miroir et traîne sa silhouette jusqu'au métro.

Washington Square est une station peu fréquentée, Deepak trouve toujours une place, qu'il cède à la première passagère alors que la rame se remplit à la station de la 34^e Rue. Lorsqu'elle se vide à la 42^e Rue, Deepak se rassied, déplie son journal et lit les nouvelles du monde jusqu'à la 116^e Rue. Puis il parcourt à pied les sept cents mètres qui le séparent de son domicile. Il effectue ce trajet matin et soir, sous le soleil d'été comme sous les pluies d'automne ou les tempêtes de neige qui battent les ciels d'hiver.

À 19 h 30, il retrouve sa femme et dîne en sa compagnie. Lali et Deepak n'ont dérogé à cette règle qu'une fois en trente-neuf ans. Lali